

Discours de Pierre Franklin Tavares à l'occasion du 38^e anniversaire de l'indépendance du Cap-Vert,

prononcé le 6 juillet 2013 lors de la conférence « Cabralista » à Paris

Mesdames et Messieurs,

Après avoir visionné *Cabralista*, l'excellent et si instructif documentaire de Valério Lopes, les organisateurs de cette manifestation, Jean-Gabriel Pina Lopez et Jean-René Fortes, me demandent d'introduire Mme le professeur Maria-Benedicta Basto de l'Université de Paris IV Paris-Sorbonne. Ce fut, et je dois le dire, avec un grand bonheur que je l'ai découverte, il n'y pas si longtemps de cela, lors d'une conférence à l'Unesco dont j'étais le modérateur. À cette occasion, Mme Maria-Benedicta Basto, portugaise d'origine, a surpris son auditoire non seulement par la qualité de ses analyses sur Amilcar Cabral, mais également par sa modestie. Et c'est avec plaisir que je la retrouve, ce soir et ici, sur cette péniche, îlot en bordure de Seine, pour célébrer le 38^{ème} anniversaire de l'Indépendance du Cap-Vert comme République. Elle entend nous instruire du « paradigme agricole chez Amilcar Cabral ».

Initialement, il était prévu que le professeur Maria-Benedicta Basto prenne la parole en premier. Elle ne le veut plus. Et, pour l'en convaincre, je lui dis que la Morabeza, l'hospitalité capverdienne, ne faiblit pas lorsqu'elle touche au champ du Savoir. Bien au contraire, elle s'amplifie, quand elle doit gouverner la Connaissance. La Culture chez Cabral a toujours précédé l'action et la théorie. Au reste, on conçoit peu sa légendaire prévenance à l'endroit des individus, on ne comprend pas son éloquence, on ne saisit rien de sa gentillesse ou de son charisme, on ne mesure pas sa rigueur intellectuelle, si l'on ne renvoie pas toutes ses caractéristiques personnelles à la Morabeza, l'une des principales structures de la « capverdianité », dont les Grecs anciens ont attesté avec le mythe des Hespérides, notamment par l'accueil fait aux Argonautes, et à Orphée en particulier. La Morabeza est antique, mais toujours là. Il eût donc été souhaitable qu'elle prît la parole avant moi. Mais, puisqu'elle ne le souhaite pas, et pour éviter toute dispute entre la *Saudade* (portugaise) et la *Sodade* (capverdienne), je débiterai cet échange en centrant mes propos sur l'Indépendance du Cap-Vert.

Pour *entre-duire* mon dire, je préciserais que si les premiers faits rapportés par les auteurs grecs sur cet archipel appelé Hespérides remontent à 3 200 ans, la République du Cap-Vert, elle, n'a que trente-huit ans. Quelle belle jeunesse !

Dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, arrivant dans la sublime contrée de Rosette, dans le delta du Nil, et frappé par la splendeur des lieux, Chateaubriand s'exclame : *Il n'est point de beaux pays sans l'indépendance ; le ciel le plus serein est odieux si l'on est enchaîné sur la terre*¹. Cette conception politique d'une esthétique publique pourrait, à elle seule, résumer toute l'oeuvre de Cabral, le but unique de sa vie : l'indépendance. Tout pays n'est beau, que libre. Et il n'est libre, qu'organisé en souveraineté. Cabral n'accomplira rien d'autre et, pour y parvenir, il se prépara dès son enfance. Une intention esthétique préside à son agir et surgit, dès son adolescence, comme poésie, sous l'influence de l'école hespéritaine, avec son *Carnet de poésie* qu'il rédige à treize ans.

En matière d'indépendance, il est celles qui ont avorté. Tel est le cas de la Centrafrique, au moment même où nous assistons à l'effondrement de la souveraineté malienne. Madagascar entre dans cette catégorie. Il en est d'autres qui, quoique ayant débuté sous de bons auspices, se sont abîmés. Nous le voyons en Côte d'Ivoire, pays dans lequel j'ai grandi. Les ethnies y ont triomphé de l'État. Il est, parmi d'autres, une indépendance qui a réussi. C'est celle du Cap-Vert, un succès continu que nous célébrons ce soir. Pour s'en convaincre, il suffit de rappeler l'existence d'une vraie classe politique qui s'est constituée autour du *consensus national*. Aussi l'on ne peut

¹ Chateaubriand, *ibid.*, p. 375.

guère s'étonner des résultats obtenus, quand on observe la « situation politique », le « tableau économique » et le « portrait social » du Cap-Vert actuel.

Au plan politique, le régime est républicain et la République repose sur un « système parlementaire ». Le pouvoir est donc entre les mains du Premier ministre qui tire sa légitimité de l'Assemblée nationale et concentre l'essentiel des prérogatives constitutionnelles. La « bonne gouvernance » est un critère de crédibilité qui accroît la notoriété des pouvoirs publics dans les relations internationales, d'autant que le Cap-Vert est classé parmi les pays les moins corrompus. Si le régime est de type républicain, l'organisation du pouvoir est démocratique, « démos »-« cratein ». Le peuple, et lui seul, c'est-à-dire l'ensemble des citoyens est et y exerce la souveraineté. Le régime est une démocratie « représentative » et ce modèle d'organisation est si bien entré dans les mœurs publiques que l'alternance est devenue un phénomène banal. Au reste, la cohabitation (le Premier ministre et le Président de la République sont issus de deux partis rivaux) ne perturbe pas le fonctionnement des institutions. C'est le grand mérite de la classe politique capverdienne que d'être parvenue à stabiliser les institutions publiques. Cabral a toujours enseigné qu'il ne fallait pas craindre de perdre le pouvoir.

Au plan économique, cette stabilité politique produit les meilleurs effets. Il est un indicateur qui ne trompe pas. C'est la courbe du PIB par habitant. En 1980, cinq ans après l'indépendance, ce PIB est de 546 USD. Dix ans plus tard, en 1990, il passe à 899 USD. En 2000, il s'élève à 1222 USD. Puis s'accélère en 2003, pour atteindre 1760 USD. En 2007, il augmente à 2711 USD. Deux années après, soit en 2009, il franchit un nouveau seuil et atteint 3175 USD. En 2011, il est à 3661 USD. En 2012, avec les effets directs de la crise financière mondiale, pour la première fois, il fléchit légèrement et tombe à 3604 USD. Il faut donc souligner, d'une part, la constante et remarquable progression du niveau de vie, d'autre part, sa multiplication par sept depuis la proclamation de l'indépendance, et, d'autre part encore, le fait que, selon le classement du PIB par habitant, le Cap-Vert est au seizième rang des pays d'Afrique.

En 2012, la croissance (augmentation annuelle du PIB) est de 4,3%, chiffre très positif, et l'inflation se maintient à 2%. En matière de finances publiques, il reste des efforts à accomplir. Le déficit (public) est de 7,5% du PIB, et la dette publique atteint 103% du PIB, avec une fragilité des recettes publiques (19,8%) qui est à compenser. Pour ce faire, un rapide regard sur l'appareil productif est éclairant. Si les services (secteur tertiaire) représentent près de 72% du PIB, le tourisme y tient un rôle moteur, parce qu'il constitue à lui tout seul 30% du PIB. Il devrait dans les années qui viennent accroître encore sa position dans le système productif et sa fonction dans la croissance. L'industrie (secteur secondaire) représente 17,8% et l'agriculture (secteur primaire) 10% du PIB.

À ce rapide « tableau économique », qui montre néanmoins quelques signes structurels de fragilité, correspond un « portrait social ». Si le chômage est encore élevé, car il touche 10% de la population active, on note que les populations ont désormais droit à des conditions élémentaires d'existence et accès aux éléments de confort. Ainsi, elles ont quasiment toutes accès à la santé, à l'eau et à l'électricité. L'espérance de vie est passée à 74 ans et s'allonge. En France, elle est de 81,5 ans. À cet égard, en Afrique, le Cap-Vert est au premier rang avec l'Algérie (73,8 ans) et la Libye (76,88 ans). Au reste, le Cap-Vert est l'un des pays les plus propres au monde. La collecte et l'évacuation des déchets urbains sont maîtrisées. Et, depuis longtemps déjà, l'hygiène y est perçue comme une dimension essentielle de la dignité humaine. La scolarisation en classes primaires est supérieure à 90% et au secondaire de plus de 84%. Le taux de motorisation est de 1 voiture pour 7 habitants. En outre, 32% des habitants ont une connexion internet et 79% disposent d'un téléphone cellulaire.

En 38 ans d'indépendance, le Cap-Vert est passé du statut de « Pays pauvre » à celui de « Pays à revenu intermédiaire ». Quel progrès !

Le Cap-Vert revient de loin, de très loin même. On a peine à l'imaginer que ce « Paradis » atlantique fut, trois siècles durant, un « Enfer » en plein océan. Par pudeur les parents le taisent aux enfants. Mais nul ne peut mesurer la distance parcourue depuis l'indépendance, s'il ne rappelle pas les ravages de la famine, du dernier quart du 18^{ème} siècle jusqu'au milieu du 20^{ème} siècle. En effet, durant cette période, le Cap-Vert traversera un long cycle de famine qui constituera une menace chronique, modifiant profondément les courbes démographiques. Si la population actuelle s'élève à 1,2 millions de Capverdiens, sa structuration est due

essentiellement à ce long cycle de famine. 500 000 habitants dans l'archipel (2/3 de citadins et 1/3 de ruraux) et 720 000 capverdiens résidant à l'étranger forment une gigantesque diaspora. Car, on l'oublie toujours, la Famine des années 1930 à 1950 a totalement modifié la structure démographique. En effet, elle a fait mourir un tiers des Capverdiens, le second tiers est resté dans les îles et elle a jeté le dernier tiers sur les chemins de l'exil. Seule la Famine explique que la population de Sao Tomé é Principe soit à près de 40% d'origine capverdienne. Nous sommes, nous, les enfants ou les petits-enfants de la Famine, aussi dure que soit à dire cette réalité.

La famine élevait les taux de mortalité à un niveau à peine imaginable, et même pas comparable aux morts dues aux pestes et aux famines européennes. Alors que, en 1730, l'archipel comptait 38 000 habitants, la famine de 1773-1776 fit 22 000 morts. Spectacle terrible : 2/3 de la population est emportée. M'entend-on ? La natalité est relancée et avec un solde migratoire positif, cette population repassera, quarante ans plus tard, en 1810, à 51 480 habitants, quand la famine de 1831-1833 causera 30 000 morts. Horreur sociale : 50% de la population est emportée. M'écoutez-vous ? Près de trente ans après ce désastre survint une autre catastrophe. 1863-1866, la famine fera 30.000 morts. Percevez-vous leurs gémissements ? Vingt ans plus tard, la famine de 1897-1899 provoquera d'immenses malheurs. Tout comme la famine de 1903-1905.

Amilcar Cabral naît à Bafata (Guinée-Bissau), en septembre 1924, alors que s'achève au Cap-Vert la famine de 1922-1924. Ne l'oublions pas, huit années plus tard, en 1932, avec ses parents, Amilcar arrive au Cap-Vert. Deux années passent, lorsqu'éclate, en 1934, la fameuse marche contre la faim menée par le capitaine Ambrosio à Mindelo (île de Sao Vicente), qui réclame du pain pour tous. Le retentissement de ce soulèvement spontané est immense. Le capitaine Ambrosio est surnommé *le capitaine de la faim*. La famine ne cesse point ses ravages. En 1940, l'archipel du Cap-Vert dénombre 181.286 habitants. Mais, dévastatrice, la famine accentue ses effets et, en deux ans, entre 1947 et 1948, culmine et fait 30.000 morts. Les survivants racontent ce qu'aucune scénographie², nul chant³ ne pourra jamais décrire : on a vu des mères bouillir de l'eau et y tremper des ceintures, pour donner du goût aux « caldo » (soupes), racler le sol pour récupérer à la cuillère le sang séché des poissons, et des pères cueillir des herbes sauvages pour les tester à la consommation, etc. Ce spectacle rappelle celui de la famine de 1660-1662 qui ravagea la France. Ainsi, le Cap-Vert, l'antique paradis perdu des *pommes d'or*, où Orphée et les Argonautes vinrent se ravitailler, comme le fera plus tard Camões, le Cap-Vert dis-je, subira deux siècles continus d'un cycle de famine exterminateur.

De manière générale, on note, à partir de la première disette, un raccourcissement du laps de temps entre deux famines, donc une nette accélération des fréquences et des cycles. Ainsi, dans toute sa brutalité, une hécatombe sociale présentait un terrible spectacle de faim, de mort et d'exil qui s'opposait au vieux tableau idyllique d'une civilisation riche, à l'abri du besoin décrite par Platon, mais aussi le mythe des fruits d'or raconté et repris par maints auteurs.

Ainsi, l'indépendance du Cap Vert est d'abord la victoire définitive sur la Famine, le pire adversaire, figure de la mort, « le maître absolu » (Hegel). On ne saisit pas le sens que Cabral donnera à sa vie, si l'on ne conçoit pas la famine, la mort, ce « maître absolu ». Le colonialisme portugais n'était pas le premier et le plus sérieux adversaire du Cap-Vert. *L'État nouveau* de Salazar n'était pas le combat le plus difficile. La guerre la plus haute sera celle contre la famine, qui fixera le rapport du Capverdien à la nature. C'est au cœur de la famine des années 40 que le jeune Amilcar décide de devenir ingénieur agronome, là où tous les étudiants de son époque s'orientaient volontiers vers les métiers (prestigieux) de la ville, c'est-à-dire le droit, les sciences, la linguistique, etc. La conscience de soi de Cabral et son choix scientifique (agronomique) le distingue déjà de tous. Si en 1934, Ambrosio est *le capitaine de la faim*, en 1940, Cabral est déjà « le général de la faim ».

Au reste, on ne comprend pas le sérieux de toute la classe politique capverdienne, son acharnement au travail, sa décision d'être sérieuse, sans le spectre de la Famine, qui est le grand « non-dit » de la classe politique

² Augusto Santos, *Fome 47, Dramatizado por Augusto Santos*,

http://www.youtube.com/watch?v=9jtVm2Y_QJU

³ Simentera, *Fomi 47* (La Famine de 1947), in *Raiz*, 1996. Sur Youtube : / Finaçon : *Fomi 47*,

http://www.youtube.com/watch?v=ClwmRKYHEOA&list=RD02Yix9x_sremw

capverdienne. C'est l'un de ses critères de distinction d'avec les autres classes politiques. Dans sa célèbre *Phénoménologie de l'Esprit*, qui décrit toutes les formes de conscience, et plus particulièrement dans la figure improprement appelée *dialectique du maître et de l'esclave*, Hegel a raison de dire que l'expérience de la mort est celle qui forme le mieux. Nous devons en garder mémoire, par le Souvenir.

Ainsi, l'indépendance du Cap-Vert, c'est d'abord la victoire sur la figure hideuse de la famine. Ainsi, l'indépendance du Cap-Vert, ce n'est pas le fier affichage des oripeaux de la souveraineté (palais, drapeau, hymne national, etc.), mais le sérieux avec lequel la *sphère publique* est considérée, au profit du plus grand nombre.

Certes, il ya bien d'autres choses à dire sur le Cap-Vert, notamment sur la misère sociale qui reste encore à vaincre. Cabral n'aurait jamais admis des enfants à la rue et la mortalité infantile, qui reste élevée (19 pour 1000). De près de 55 pour mille, la mortalité infantile a chuté à 19 pour mille ou 26,02. Il aurait également âprement combattu la pauvreté. Bien évidemment, la critique pourrait s'étendre à d'autres secteurs, comme le trafic de drogue qui, s'il a été jugulé, doit maintenant être anéanti. Toutefois, les progrès sont spectaculaires. Et, comme l'enseigne Hegel, dans une vraie et bonne critique, le plus difficile n'est pas de dire ce qui ne va pas, mais ce qui est positif.

En tous les cas, dans les années à venir, trois grands projets devraient profondément modifier la situation interne du Cap-Vert et sa position dans le monde. Tout d'abord, le projet de production d'électricité à partir des énergies renouvelables, qui devrait couvrir les besoins nationaux, permettre l'exportation d'électricité et faire du Cap-Vert le premier pays au monde en matière d'énergie durable. Ensuite, le projet de faire du Cap-Vert une zone franche. Enfin, le projet ambitieux d'informatisation complète de l'archipel.

Si le cap est maintenu, si la cohésion de la classe politique est préservée, si le renouvellement des cadres politiques s'opère sans remous, alors, dans une quarantaine d'années, le Cap-Vert devrait être un pays définitivement développé. En cela, elle ne ferait que confirmer la prédiction que fit *Afrique-Asie* ou *Jeune Afrique*, en 1978.

Mais il ne s'agit là que de projections. Pour lors, revenons au titre du documentaire, *Cabralista*, qui m'arrache une *sodade*, un souvenir. Il m'en souvient, juillet 1975. Je quittais Aubervilliers (France), où j'étudiais au Lycée Henri Wallon, pour Praia. L'indépendance ! J'arrivais pour la première fois au Cap-Vert, avec cette promesse de Cabral selon laquelle l'avenir serait meilleur et juste, parce qu'il serait révolutionnaire. Je me rappelle, un soir de belle lune, à Praça (jardin public). J'échangeais avec quelques jeunes sur nos appartenances politiques. Nous devisons sur nos appartenances politiques. Je me prévalais de Marx. Et une jeune *morenigna* fit cette réponse : je suis *Cabralista*. C'était la première fois que j'entendis cette appellation, qui disparaîtra quelques années plus tard, jusqu'à ce que Valério Lopes n'en fasse le titre de son documentaire.

Il n'est point de beaux pays sans l'indépendance, dit Chateaubriand. Et, plus profond encore que lui, j'entends encore Zeca, l'organiste de *Os Tubarões*, chanter « A minha noiva tchoma Indépendencia ! » *Ma mariée s'appelle Indépendance !* Et je la vois encore, jeune et joyeuse, trente-huit ans plus tard, toujours aussi belle.

Merci à Cabral, que j'ai rencontré, à Abidjan, en 1964, dans la maison paternelle. Un souffle ! Un charisme inégalé, qui sut séduire François Mitterrand, et ce n'est pas peu. Cabral, que Fidel Castro appelait son *meilleur ami*, que le Che admirait, que Félix Houphouët-Boigny soutint financièrement, et dont Senghor dira « d'entre tous les hommes politiques africains, il est l'un des seuls avec lequel je puisse discuter sur un pied d'égalité ».

« A minha noiva tchoma Indépendencia ! » *Ma mariée s'appelle Indépendance !*

Merci à Cabral. En vérité, l'époux, c'est lui. La mariée, c'est *L'île*, le titre d'un de ses poèmes qui désigne l'archipel.

Je passe la parole au professeur Maria-Benedicta Basto.

